



Promenez-vous dans les pas de Jongkind

Pendant plus de quinze ans, Johan Barthold Jongkind, universellement considéré comme le précurseur de l'impressionnisme, a planté son chevalet à Virieu et dans la vallée de la Bourbre, puis à La Côte-Saint-André et dans la vallée de Bièvre. Or un artiste ne pose jamais son chevalet au hasard. Aller dans les pas de Jongkind, sur les lieux où il a peint, permet ainsi de découvrir de magnifiques paysages du Dauphiné et un riche patrimoine architectural.

Depuis 2005, l'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » propose de parcourir ces lieux sous la forme d'un circuit guidé, en voiture individuelle, en co-voiturage ou en autocar pour les groupes. Dès l'origine, le succès a été au rendez-vous, notamment lors des Journées européennes du patrimoine.

Aujourd'hui, vous pouvez accomplir vous-même ce circuit à votre guise. Le Conseil général de l'Isère et les collectivités locales concernées ont en effet, avec l'aide de notre association, implanté 14 lutrins dans les lieux les plus emblématiques où Jongkind peignit. Outre des informations concises sur la vie de l'artiste, chaque lutrin reproduit l'œuvre qui fut réalisée à cet endroit, permettant au passage de remarquer la permanence ou l'évolution des lieux. On peut à loisir se rendre auprès des 14 lutrins ou ne choisir que quelques étapes, au gré du temps dont on dispose.

Ce livret de fiches se veut un complément aux informations livrées sur chaque lutrin et une carte vous permet d'établir votre itinéraire.

Pour en savoir plus :

Sur Jongkind : « Johan Barthold Jongkind, un peintre en Dauphiné » par Christian Sadoux, 52 pages, 2009, éditions Le Dauphiné Libéré, collections les Patrimoines. En vente chez les libraires et marchands de journaux et à www.ledauphine.com

Sur le patrimoine de La Côte-Saint-André : « promenades de charme à travers la ville » par Dominique Fabre (chez certains libraires ou commande sur www.clin-d-oeil.org)

Notre partenaire :

Restaurant « la Guinguette » à Panissage, dans la vallée de la Bourbre. De belles reproductions d'œuvres de Jongkind sont accrochées aux murs.
(Tél. : 04 47 88 27 43)

Illustration de couverture : boîte à peinture et palette de Jongkind, Mairie de La Côte-Saint-André

Promenez-vous dans les pas de *Jonghkind*



L'arrivée du peintre

Où ? :

À Châbons, en bordure de la « route de Grenoble », devant la gare SNCF.
GPS : N45° 26'18.599 / E5° 25'43.26

L'illustration :

Le lutrin reproduit les portraits de Jongkind et de Joséphine Fesser, réalisés par Jules Fesser entre 1873 et 1878 alors que ce dernier débutait une carrière de photographe.

Le lieu :

C'est ici qu'à la fin du mois d'août 1873 Jongkind prend contact avec le Dauphiné. Il est lié d'amitié depuis treize ans avec Joséphine Fesser, née aux Pays-Bas et, comme lui, passionnée de peinture. Ensemble, ils ont déjà effectué de nombreux déplacements en France, et, au cours de cet été 1873, Jongkind accompagne Joséphine quand elle vient voir son fils Jules. Celui-ci, à la suite de son père, est cuisinier au château de Pupetières, installé sur la commune de Châbons et a même épousé la fille du régisseur, Pauline. Le couple occupe une petite maison qui surplombe le château et y accueille pendant quelques semaines Joséphine et Jongkind qui sont venus par le train.

Dès son arrivée, Jongkind est captivé par le paysage qui s'offre à lui. La vallée verdoyante de la Bourbre et les courbes de ses vallons le séduisent. En outre, le développement du chemin de fer dans toute la région en fait un atout pour visiter le sud-est de la France, que Jongkind ne connaît pas : dès la fin septembre 1873 il se rend à Avignon et à Marseille avec Joséphine. Plus tard, ils iront à Lyon, Genève... Il n'est donc pas étonnant que l'artiste et sa compagne décident de revenir chaque été, profitant de l'hospitalité de Jules et Pauline Fesser. Ces derniers voient peu à peu leur famille s'agrandir et les enfants seront vite l'objet d'une grande affection de la part de leur grand-mère mais aussi de Jongkind qui multipliera, au fil des ans, petites attentions et cadeaux.

Au contact du fils du châtelain de Pupetières, un jeune fou d'expériences nouvelles dans tous les domaines, Jules Fesser découvre la récente technique de la photographie. Il commence à prendre, à Pupetières, ses premiers clichés de photographe, une carrière qu'il embrassera plus tard à La Côte Saint-André. Privilégiant les personnages plutôt que les paysages, il a réalisé plusieurs portraits de sa mère et de Jongkind qui, conservés au sein de la famille Fesser, ont pu parvenir jusqu'à nous.

À proximité :

Lors des Journées du Patrimoine, on peut visiter le « Gruoir » ou Moulin du Ruy qui utilisait la force motrice d'un ruisseau pour écraser les céréales. Il resta en usage jusqu'aux années 1950 et fut ensuite restauré par son propriétaire actuel.

Prochain lutrin :

N° 2, un grand paysagiste.

Un grand paysagiste

Où ? :

À Châbons, sur le terre-plein situé derrière l'église.
GPS : N45 ° 26'40.86 / E 5° 25'53.879

L'illustration :

Le lutrin reproduit une aquarelle de Jongkind (1877) : « labours dans la vallée de la Bourbre ».

Le lieu :

À proximité de l'endroit où la Bourbre prend sa source, ce terre-plein offre une vue très dégagée sur toute la vallée et, par temps clair, jusqu'aux premiers reliefs du massif du Jura.

Jongkind est venu fréquemment sur ce petit promontoire situé tout près du château de Pupetières. On peut apercevoir le château quand la végétation de son parc n'est pas trop dense, à gauche sur l'autre versant de la vallée, le long de la route départementale qui suit la vallée de la Bourbre. Face au lutrin se trouve aussi la petite chapelle de Milin où l'artiste se rendait souvent.

De ce poste d'observation de Châbons, l'artiste balayait la campagne et les agriculteurs qui s'affairaient dans les champs de la vallée. Dans cette aquarelle qui prend la vallée en enfilade, le peintre fait la part belle au doux vallonnement qu'il affectionnait tout particulièrement. Dans une autre aquarelle, « labours à Châbons » réalisée trois semaines plus tard, Jongkind choisit le panorama face à lui et inclut le massif de la Chartreuse.

On remarquera que, d'une manière quasi-systématique, Jongkind ajoute de la vie : paysans, animaux de trait ou domestiques, lavandières ou gardes d'enfants, tous sont là pour témoigner d'une volonté de l'artiste d'associer les « gens du pays » à ses œuvres.

À proximité :

L'église Notre-Dame de l'Assomption, est elle-même assez remarquable. Livrée au culte en novembre 1897 pour remplacer un édifice trop petit et dégradé, elle a été érigée grâce au soutien des Chartreux (qui fournirent la plus grosse part des dons), du marquis de Virieu, de l'État, de la commune de Châbons et des paroissiens. Elle est la seule, dans le diocèse de Grenoble, à être bâtie sur le plan de la croix grecque. On y remarquera notamment les vitraux (offerts par chacun des hameaux du village) et le tabernacle en bois récupéré de l'ancienne église.

Prochain lutrin :

N°3, le château de Pupetières.

Le Château de Pupetières

Où ? :

Le château est situé sur le territoire de la commune de Châbons. On y accède, depuis la route départementale 1073, par une voie privée signalée sur la droite dans le sens Burcin-Virieu et sur la gauche en venant de Virieu et des Abrets.

GPS : N 45° 27' 34.74 / E 5° 27' 23.22

L'illustration :

Le lutrin reproduit une aquarelle de Jongkind réalisée 1873, l'année même où il découvre le Dauphiné et... Pupetières.

Le lieu :

Dès 1195, une maison forte existait déjà à cet emplacement. Incendiée pendant la Révolution Française, elle ne peut être reconstruite immédiatement par la famille de Virieu qui s'installe dans le village proche du Grand Lemps. C'est là qu'au début des années 1800, Aymon de Virieu reçoit souvent son ami Alphonse de Lamartine qui écrit le poème « le vallon » après une promenade aux ruines de Pupetières. Le 22 octobre 1819 en effet, depuis Milly, Lamartine écrit à Aymon de Virieu : « dis à Madame de Virieu que je vous enverrai par la première lettre « la vallée de Ferouillat » où il n'est guère question de Ferouillat ». La vallée de Ferouillat, située derrière le château, va devenir « le vallon » dans les Méditations.

En 1860, Alphonse de Virieu fait reconstruire un château en en confiant la réalisation au grand architecte Viollet-le-Duc.

Toujours propriété de la famille de Virieu, le superbe bâtiment de style néo-gothique, est partiellement ouvert à la visite du public, pendant l'été et à l'occasion des Journées du Patrimoine.

L'élégance des bâtiments et la beauté du parc ont immédiatement séduit Jongkind qui, dès le début de son séjour, peint plusieurs œuvres mettant en scène le château.

À proximité :

Chapelle Notre-Dame de Milin (accès depuis la route départementale 1073 au carrefour de la pisciculture de Burcin.) Mentionnée dès le XII^e siècle, elle doit son nom à la fête de Vierge qui se situait à la « mi-an ». La tradition veut qu'elle ait été édiflée par trois croisés qui avaient fait vœu d'élever un sanctuaire à Marie s'ils réchappaient d'un naufrage mais la chapelle a fait l'objet de nombreuses transformations au fil des siècles. Chaque année, le 8 septembre, elle est le lieu d'un pèlerinage important en présence de l'évêque de Grenoble.

Prochain lutrin :

N°4, la vie du peintre au hameau de Mallein.

Vie du peintre au hameau de Mallein

Où ? :

À partir du lutrin installé à l'entrée du château de Pupetières, prendre le chemin de terre qui monte vers le hameau de Mallein, qui surplombe le château. Il est préférable d'accomplir ce court trajet à pied, les possibilités de stationnement au hameau étant très limitées.

L'illustration :

Le lutrin reproduit une aquarelle et fusain sur papier (1873)

Le lieu :

Dominant l'entrée du château de Pupetières, le hameau de Mallein est situé aujourd'hui sur le territoire de la commune de Virieu-sur-Bourbre alors que le château lui-même appartient à celle de Châbons. Dans les années 1870, c'est là que vivent ceux qui travaillent à Pupetières, à l'exception du régisseur qui a le droit de résider dans les communs du château. À Mallein, on trouve donc le cuisinier, Jules Fesser (fils de Joséphine et époux de Pauline, la fille du régisseur) mais aussi le jardinier, M. Garampon, dont la maison, qui jouxte celle de Jules, est aisément reconnaissable - aujourd'hui encore - avec ses deux pans de toiture très inclinés. Toujours propriété des châtelains de Pupetières, la petite maison où habitaient Jules et Pauline Fesser, est aujourd'hui occupée par un particulier et ne se visite donc pas. Grâce à l'association « dans les pas de Jongkind en Dauphiné », elle a été baptisée « maisonnette Jongkind » comme en témoigne un panneau en bois qui l'identifie clairement.

Dès son arrivée, à la fin août 1873, quand il accompagne Joséphine Fesser qui vient rendre visite à son fils Jules, Jongkind est sous le charme de cette maisonnette (qui était un vrai logis familial pour les standards de l'époque) et du paysage qui l'entoure. Il s'empresse d'en réaliser des croquis et des aquarelles, quitte à les peaufiner plus tard. C'est le cas de cette aquarelle et fusain qu'il achève à la fin octobre 1873 à Nevers quand, sur la route du retour vers Paris, Jongkind et Joséphine s'arrête dans la cité ducale pour y revoir le mari de cette dernière, Alexandre.

Depuis la maisonnette, Jongkind n'aura de cesse, durant les étés 1874-1878, d'arpenter la vallée de la Bourbre et d'en immortaliser les paysages, la vie agricole et les grands centres d'intérêt, comme le village et le château de Virieu.

Prochain lutrin :

N°5, un précurseur de l'impressionnisme.

Un précurseur de l'impressionnisme

Où ? :

À Blandin, sur le parking de la mairie.
GPS : N 45° 28' 15.959 / E 5° 26' 54.719

L'illustration :

Le lutrin reproduit une aquarelle de Jongkind, réalisée en 1877 et représentant le passage du chemin de fer au lieu-dit « Grand Blandin », sur la ligne entre Lyon et Grenoble.

Même si le lutrin est orienté vers la vallée de la Bourbre, le chemin de fer n'est pas loin : en vous retournant, derrière le rideau d'arbres, vous pourrez peut-être surprendre le passage d'un train ou d'un TGV.

Le lieu :

Face au château de Pupetières et au hameau de Mallein, le village de Blandin a été souvent fréquenté par Jongkind et Joséphine Fesser qui venaient au cimetière de la commune où reposent les deux premiers enfants de Jules et Pauline Fesser, emportés, en très bas âge, par une épidémie (sans doute de choléra). Embrassant la vallée de la Bourbre, le village offre de belles perspectives sur les Alpes et le Jura.

À la fin du XIX^e siècle, alors que le cours même de la Bourbre, en fond de vallée, est encore largement bordé de marais, les coteaux riverains sont l'objet d'une intense activité agricole. Jongkind peint donc, en de multiples occasions, les travaux paysans aussi bien que les femmes qui viennent laver leur linge dans le lit de la rivière.

Mais Blandin est en outre traversé par le chemin de fer qui relie Paris et Lyon à Grenoble. Or Jongkind a été fasciné par ce mode de transport qui lui facilitait de très nombreux périple à travers la France mais qui lui a aussi permis d'entrevoir la technique immortalisée par les Impressionnistes. Dans un texte révélé par Henri Vincenot dans son ouvrage sur les chemins de fer, Jongkind n'hésite pas à dire que, depuis la fenêtre d'un wagon, en région parisienne, « il a vu passer, à la vitesse d'un éclair, plus de mille tableaux successifs » et que « au retour, il les a vus avec une lumière différente et ils étaient autres ». Jongkind affirme donc : « j'ai compris que c'est comme cela qu'il fallait peindre : ne retenir que l'essentiel d'une lumière surprise en une seconde à des moments différents ».

Pour les artistes du XIX^e siècle, le chemin de fer a été un outil exceptionnel et il n'est donc pas étonnant que, outre Jongkind, des peintres comme Monet ou Turner aient eux aussi consacré des œuvres au train ou aux gares.

À proximité :

L'église de Blandin a été édifée en 1840 pour remplacer une ancienne église romane située au « grand Blandin ». La fresque du chœur a été réalisée en 1947 par le peintre d'art sacré lyonnais Luc Barbier.

Prochain lutrin :

N°6, la place du Trève à Virieu.

La place du Trève à Virieu

Où ? :

Près du terme de la rue du Château, à Virieu. Sur la place du Trève, à gauche (en arrivant du centre de la commune), à côté d'un bassin public.

En empruntant la rue du Château depuis le centre de la commune, arrêtez-vous un instant sur le square Jongkind (premier petit parking à gauche). Vous y admirerez une silhouette métallique réalisée grâce à la famille des descendants de Joséphine Fesser et agrémentée de rosiers « Jongkind », créés par les roseraies Félix à Le Grand Lemps.

L'illustration :

Jongkind a réalisé ici une aquarelle et une huile sur toile (1874)

Le lieu :

On se perd en conjecture sur l'origine du nom de cette petite place qui était avant tout un carrefour. Sans doute, sur la route étroite qui conduisait du centre du village vers le château de Virieu, la place du Trève et sa fontaine pouvaient-elles constituer une halte reposante et rafraîchissante.

Avec une maison d'angle très originale par son toit pentu (à droite) et la belle bâtisse avec génoise sous la passée de toiture (à gauche), la place du Trève ne pouvait manquer de retenir l'attention de Jongkind. Notons que les deux bâtiments existent toujours. Pour retrouver la vie des champs qu'il affectionnait tant, Jongkind a saisi l'instant de la rentrée des foins et put ainsi mettre en scène ses composants favoris : les animaux à travers le cheval de l'attelage, les paysans et bien sûr le village lui-même. Posté à côté de la fontaine de la place, Jongkind a réalisé là, selon son habitude, une aquarelle qu'il a ensuite prolongée par une huile sur toile dans son atelier.

L'œuvre n'est pas exempte de la liberté que s'octroie tout artiste. Si vous vous placez à l'endroit même où Jongkind posa son chevalet, c'est-à-dire quatre à cinq mètres à droite du lutrin, vous avez l'exacte vision des bâtiments de la place tels qu'ils sont reproduits. Mais vous ne voyez pas le château que Jongkind a tout de même tenu à faire figurer dans son œuvre.

Jongkind fut, de son vivant même, abondamment copié. La place du Trève est précisément l'un des thèmes qui a donné lieu à des versions marchandes.

À proximité :

La halle (sur la route du château, avant l'arrivée place du Trève) est une reconstruction de 1814-1815 après que l'ancien édifice, en très mauvais état, s'était effondré en août 1793. Ce fut longtemps le lieu d'un très actif marché, Virieu ayant été un important bourg commercial, rayonnant sur l'ensemble de son canton.

La roue à aube, toujours en action sur la gauche de la route départementale qui conduit au château depuis la place du Trève, actionnait l'équipement d'une scierie jusque vers 1960.

Prochain lutrin :

N°7, les carnets de croquis et le château de Virieu.

Carnets de croquis et château de Virieu

Où ? :

Depuis la place du Trève, prendre à droite la montée du château à forte déclivité et, environ 1 km plus loin, tourner à gauche dans un chemin non goudronné mais fléché « château ». On peut aussi, depuis la place du Trève, aller tout droit (passage devant la roue à aube) pour rejoindre la D 17 (Virieu-Charavines) et, après le hameau de Planchartier, tourner à droite sur une route fléchée « château de Virieu ».

GPS : N 45° 28' 46.26 / E 5° 28' 49.62

L'illustration:

Le lutrin reproduit une mine de plomb et aquarelle sur papier (1874).

Le lieu :

Dès 1010 Wilfrid de Virieu fait bâtir une maison forte qui restera dans sa famille jusqu'au mariage de Beatrix de Virieu avec un héritier des seigneurs voisins, les Clermont. Ceux-ci entreprennent de grands travaux et la modeste maison forte devient un imposant château fort médiéval. En 1573, Antoine de Clermont - qui préfère la Bourgogne où il fait édifier un autre château -, vend Virieu à Athus Prunier de Saint André qui jouera un rôle important au Parlement du Dauphiné. Celui-ci procède à de nouveaux agrandissements. En 1622, Louis XIII, revenant de Montpellier, s'arrête à Virieu où il laisse six canons que l'on peut toujours admirer dans la cour du château. Ce dernier est enfin revendu à la famille de Virieu en 1874. Tous les étés, le château (que l'on peut visiter) est l'objet de quelques animations.

Sans doute impressionné par l'aspect massif et militaire du bâtiment, Jongkind paraît avoir moins apprécié le château de Virieu que son voisin, celui de Pupetières. Ainsi n'a-t-il généralement mis en scène cette place forte qu'avec distance (voir lutrin n°8), quand le paysage ambiant contribue à adoucir la masse imposante du château.

Il est toutefois venu plusieurs fois s'installer devant l'entrée principale et y a, comme à l'accoutumée, réalisé des croquis. Tel celui qu'il dessine en août 1874, l'année même où le château revient dans la famille d'origine. Mais Jongkind n'entretient pas avec Virieu les liens affectifs qui le lie, à travers Jules Fesser, à Pupetières et le château médiéval restera relativement ignoré du peintre.

Les croquis de Jongkind, dont le nombre est impressionnant, sont autant de préludes à des œuvres plus finies (aquarelles, huiles) ou d'études sur les sujets les plus divers : personnages, animaux, bâtiments. Saisis sur le vif dans des carnets, ils sont souvent encombrés de toutes les idées ou informations qui traversent alors la pensée du peintre : horaire de trains, menu qu'il vient de déguster, adresse d'un hôtel, etc.

À noter que sur ce croquis (et sur l'aquarelle de la place du Trève, lutrin n°7) Jongkind écrit le nom de Virieu avec un x final, ce qui est tout à fait inhabituel chez lui.

Prochain lutrin :

N°8, les marches du peintre à travers la vallée.

Les marches du peintre à travers la vallée



Où ? :

Depuis le château, rejoindre la montée du château (sur votre gauche lorsque vous faites face à l'entrée principale), tourner à droite pour emprunter la descente et, avant de revenir à la place du Trève, prendre la première rue à gauche (rue du haut-Virieu), puis la première rue à gauche (chemin de l'Homnezy). Après une montée en forte déclivité, le lutrin est à droite, devant des bâtiments agricoles.

GPS : N 45° 28' 32.559 / E 5° 28' 32.579

L'illustration :

Le lutrin reproduit une huile sur panneau (1877)

Le lieu :

Le hameau de l'Homnezy offre un magnifique panorama sur les contreforts du massif du Jura et... sur le château de Virieu ! Depuis des siècles il est le centre d'une importante activité agricole et Jongkind n'a pas manqué de croquer un paysan avec son chien et ses bêtes. C'était certainement là le spectacle qui lui était offert chaque fois qu'il venait planter son chevalet au hameau.

Jongkind a pris plus de liberté artistique avec l'un des bâtiments qu'il fait figurer sur la gauche de son tableau. Il s'agit en effet du château de l'Epinay, situé sur la colline de l'autre côté de la vallée de la Bourbre, sur le territoire de la commune de Blandin. On ne peut l'apercevoir si l'on regarde le château de Virieu selon l'angle choisi par Jongkind mais ce dernier a, plus d'une fois, inclus des bâtiments qu'il jugeait indispensables dans le champ de ses œuvres.

Depuis le hameau de Mallein où il résidait, Jongkind ne choisissait pas la facilité en se rendant au hameau de l'Homnezy, avec son pliant et un minimum d'équipement pour dessiner sur place. Au-delà de la distance, il fallait aussi compter avec les pentes parfois abruptes des coteaux qui longent la vallée : le hameau lui-même est à 600 mètres d'altitude ! Mais c'est un exemple parmi beaucoup d'autres de la volonté de Jongkind de choisir les meilleurs points de vue, au prix parfois d'une marche un peu pénible. Très souvent, il se faisait accompagner dans ses expéditions par un animal : une perdrix, une tourterelle (qu'il emmènera même dans le Midi ou en Suisse) et, très fréquemment, un mouton. Ces étranges compagnons, ajoutés à la haute silhouette et au grand chapeau de Jongkind ne pouvaient qu'attirer le regard des paysans et des enfants qu'il rencontrait.

Prochain lutrin :

N°9, un nouveau départ.

Jongkind

Un nouveau départ

Où ? :

Place Berlioz, à La Côte-Saint-André, à côté de l'office de tourisme.
GPS : N°45 23' 30.959 / E 5° 15' 39.479

L'illustration :

Le lutrin reproduit une aquarelle de 1879.

Le lieu :

Après les années passées dans la petite maison de Mallein (voir lutrins N° 4) où Jongkind et Joséphine Fesser le rejoignaient pendant l'été, Jules Fesser décide de se lancer dans la profession de photographe et décide donc de déménager de Virieu à La Côte-Saint-André. Il en profite pour rechercher un logement plus grand pour sa famille et acquiert, aux enchères en 1878, la « villa Beauséjour ». Il a la chance de pouvoir acquérir également le bâtiment contigu pour héberger sa mère et où Jongkind aura même la possibilité d'installer un atelier.

Après les charmes de la vallée de la Bourbre, Jongkind découvre donc ceux de la plaine de Bièvre. A l'image des sensations connues en Nivernais, Jongkind retrouve à La Côte-Saint-André l'animation d'un gros bourg commercial et le calme de la campagne environnante.

La place Berlioz, qui n'est encore, à la fin du XIX^e siècle, qu'une vaste esplanade, est le théâtre de toutes les grandes fêtes de La Côte-Saint-André. C'est là notamment que se tiennent les vogues et bals populaires. Jongkind assiste - et participe - avec enthousiasme à ces rassemblements. Artiste du moment saisi sur le vif, il dessine avec concision les danseurs qui ont envahi la place le 24 septembre 1879, aux sons d'une petite fanfare qui n'est, elle, que suggérée dans la partie supérieure de l'œuvre. Il prend soin de noter qu'il s'agissait de « polka, redova, chottige à la vogue ». Dans ses légendes souvent très phonétiques, les appellations peuvent être déformées : la « chottige » était en fait la scottish. Le même jour, il réalise une autre aquarelle en ne s'intéressant qu'aux danseurs de polka.

À proximité :

Sur la place, remarquez la statue d'Hector Berlioz, né en 1803 à La Côte-Saint-André et mort à Paris en 1869. La statue en bronze fut inaugurée en 1890.

Si vous vous éloignez de l'office de tourisme en allant vers le fond de la place, vous apercevrez, au-dessus des toits, le château Louis XI. Du premier bâtiment édifié au XIII^e siècle, il ne reste qu'une tour en briques. Rebâti au XVII^e siècle et rehaussé d'un étage au XIX^e, il est aujourd'hui propriété de la commune et sa cour accueille certains des concerts du Festival Berlioz.

Prochain lutrin :

N° 10, « le père Jonquille ».

Le « père Jongkind »

Où ? :

Rue Saint-André, sur le mur de la pâtisserie Jouvenal, à l'angle de la rue de la République.

L'œuvre :

Crayon et aquarelle non daté.

Le lieu :

La ville de La Côte-Saint-André est riche d'un très beau patrimoine architectural. Outre les bâtiments qui ont fait sa renommée (château Louis XI, halle, église Saint-André, maison natale de Berlioz...), de très nombreuses habitations sont remarquables. Dans le centre même, un certain nombre d'entre elles datent du XVI^e siècle et beaucoup ont conservé la structure en demi-paliers typique du Dauphiné.

Admiratif de ces « maisons urbaines », Jongkind a très souvent arpenté les rues de La Côte et l'animation qui régnait sur la place Saint-André et dans les rues adjacentes l'a tout particulièrement attiré.

La perspective de cette rue qui débouche sur la place Saint-André, avec l'église en toile de fond, et le charme des maisons anciennes qui la bordent ne pouvaient que séduire Jongkind. L'artiste y retrouve aussi des éléments qu'il affectionnait à Paris, à Nevers ou à Lyon : la vie urbaine dans laquelle son goût du contact introduit une convivialité chaleureuse. On remarquera que, pour Jongkind, la rue n'est pas déserte et que de petits personnages la peuplent déjà, même s'il ne s'agit encore que d'un croquis demandant à être retravaillé.

Comme cela avait été le cas dans la vallée de la Bourbre quelques années auparavant, les habitants de La Côte-Saint-André et les enfants s'habituent à ce grand personnage qui plante son chevalet un peu partout dans la ville, écorche souvent le français, jure parfois mais fait toujours montre d'une grande ouverture envers chacun. Quand il disparaîtra, ce sont les anonymes de la ville qui l'accompagneront jusqu'au cimetière et Jean Celle, dans le journal local soulignera : « eux le jugeaient un peu toqué, comme tous les artistes. Mais bien bonhomme ! »

À proximité :

En tournant à droite dans la rue de la République, vous arriverez rapidement au musée Berlioz. Cette ancienne maison natale du compositeur est aujourd'hui un magnifique musée retraçant la vie et l'œuvre d'Hector Berlioz. Des expositions temporaires y sont organisées chaque année et, en 2009, Jongkind fut ainsi à l'honneur grâce à la présentation d'une centaine d'œuvres, dont beaucoup de « dauphinoises ».

Prochain lutrin :

N° 11, « l'ami des bêtes » (place Saint-André).

L'ami des bêtes

Où ? :

Place Saint-André à La Côte-Saint-André. Sur le mur situé au nord de la place, en face d'un restaurant.

L'œuvre :

Une huile sur toile (1887)

Le lieu :

Au cœur de la plaine de Bièvre où l'on cultive, au XIX^e siècle, les céréales, les betteraves, la pomme de terre et même la vigne, La Côte-Saint-André s'est très vite imposée comme un carrefour commercial qui accueille des foires très fréquentées. Celles-ci se tiennent sur la place Saint-André, près de l'église bâtie entre 1088 et 1102 par les moines de Saint Ruf, surnommés les « curés blancs ». Des ajouts et transformations ont donné naissance à un bâtiment mêlant arts roman, gothique et moderne.

Dès son arrivée à La Côte-Saint-André, Jongkind fut séduit par cette place que traversaient les paysans et leurs attelages. Le peintre, ami des animaux, revint souvent planter son chevalet, à des heures variées du jour et en des saisons différentes. Toutes les œuvres conservent le souvenir de cette vaste place de foire avec, en fond, l'hôtel France qui, à sa création en 1850, s'appelait « l'hôtel du Louvre » avant que sa créatrice, M^{me} Bouvier, devenue veuve, n'épouse Auguste France.

Sur les œuvres de Jongkind, on voit, imperturbablement, le campanile adossé au clocher de l'église et disparu aujourd'hui. Car, jugé trop dangereux parce que menaçant ruine, le campanile avait été détruit en 1889 mais Jongkind n'avait jamais accepté cette mutilation.

Le mur sur lequel a été apposé le lutrin porte encore des anneaux qui, au XIX^e siècle, permettaient d'attacher les animaux pendant que l'agriculteur déambulait à travers le marché.

À proximité :

En empruntant la rue de l'hôtel de ville, à droite de l'hôtel France, vous arriverez à la halle, construite à la fin du XIII^e siècle et restaurée au XV^e. Longue de 76 mètres et large de 29, elle comporte plusieurs travées qui accueillait chacune un métier différent : tisserands, merciers, cordonniers, bouchers, etc. Chaque année, elle accueille les concerts du festival Berlioz.

En revenant vers la place Saint-André, entrez dans la cour de l'hôtel de ville, installé dans l'hôtel Blanc de Banville, datant du XVII^e siècle mais remanié à la fin du XIX^e. La meule, qui trône dans la cour, était celle du moulin à huile de noix situé sur la place Saint-André.

Prochain lutrin :

N°12, la villa et l'atelier.

La villa et l'atelier



Où ? :

Rue Commandant Julhiet, au-delà du carrefour avec l'avenue Jongkind. À ce carrefour, remarquer la silhouette métallique du peintre réalisée grâce aux descendants de Joséphine Fesser et agrémentée de rosiers « Jongkind », créés par les roseraies Félix de Le Grand Lemps.

GPS : N 45° 23' 39.539 / E 5 ° 15' 11.34

L'œuvre :

Huile sur toile (1887).

Le lieu :

La villa Beauséjour fut acquise en 1878, aux enchères, par Jules Fesser qui, après son expérience de cuisinier au château de Pupetières, souhaitait s'installer comme photographe à La Côte-Saint-André. Ce gros bourg commercial et agricole lui paraissait en effet propice à attirer une clientèle aisée pour l'époque.

Mais Jules Fesser est un homme prévoyant et ne se lance pas à corps perdu dans la photographie. Il est avant tout agriculteur et tout particulièrement viticulteur. Au XIX^e siècle en effet, les coteaux bordant la plaine de Bièvre derrière La Côte-Saint-André et les communes voisines, étaient couverts de vignes. Celles-ci étaient encore partiellement présentes juste après la seconde guerre mondiale.

En 1891, Jules Fesser participe même à la création d'un syndicat des agriculteurs et viticulteurs du canton qui comptait 303 membres et, l'année suivante, il entre au conseil municipal. Il se signale notamment en réalisant des tableaux retraçant sur dix ans l'évolution de la météorologie (températures, pluie, vent...) Quand il est derrière ses objectifs, il devient un témoin de son temps grâce à des clichés de personnalités mais aussi de beaucoup d'anonymes de la région.

Outre la villa elle-même où il emménagea avec sa femme et ses enfants, Jules Fesser réussit à acquérir le petit bâtiment attenant (sur l'arrière de la villa) où s'installèrent Joséphine Fesser et Jongkind. Une pièce avec une grande baie vitrée constitua un atelier très lumineux pour le peintre. Comme à l'accoutumée, Jongkind va peindre de multiples fois la villa Beauséjour, sous des lumières différentes. Mais il en fait surtout le point de départ de nombreuses pérégrinations dans la vallée de Bièvre et sur les collines qui la surplombent.

Pour Jongkind, la villa Beauséjour représentera un havre de paix en famille qu'il va particulièrement apprécier. Par sa correspondance, dès qu'il quitte La Côte-Saint-André pour une excursion vers la Suisse ou le sud de la France, on perçoit l'affection qu'il avait pour les enfants de Jules et Pauline Fesser, et ceux-ci le lui rendaient bien. Il s'inquiète même de leurs études et encourage Alexandre qui, à partir de l'automne 1886, est élève au lycée Champollion à Grenoble, qui vient juste d'ouvrir.

Prochain lutrin :

N°13, « mort du peintre ».

Mort du peintre



Où ? :

Rue du commandant Julhiet, à La Côte-Saint-André, près de l'entrée du cimetière.

L'œuvre :

Huile sur toile (1883).

Le lieu :

C'est au cimetière de La Côte-Saint-André que reposent, côte à côte, Jongkind décédé le 9 février 1891 et Joséphine Fesser qui mourut le 23 novembre de la même année. Au fil des ans, l'état physique de l'artiste s'était dégradé et ses délires de persécution étaient devenus de plus en plus difficiles à supporter pour Joséphine Fesser et sa famille. Le 27 janvier 1891, sur l'avis du médecin de La Côte, Jules Fesser fait donc interner Jongkind à l'hôpital psychiatrique de Saint-Egrève, dans la banlieue grenobloise. Dans son ordonnance, le docteur Gigard évoque « un délire partiel..., un eczéma généralisé, de l'agitation » et conclut que Jongkind est devenu un « objet de trouble pour la famille qui l'entoure ». Jules Fesser s'engage à supporter tous les frais de cet internement et demande un séjour dans la catégorie « première classe ».

Six jours plus tard, Jongkind envoie à Pauline, la femme de Jules, une lettre désespérée demandant qu'on vienne vite le chercher et souhaitant avoir des nouvelles de Joséphine : « Cher Pauline (sic), dites que Jules vient tout de suite à l'hôtel isal [= hôpital] St-Robert. Depuis que je suis ici les surveillants disent vous-même doivent venir me voir. Je le pense de écrire et avoir la nouvelle de grand maman [= Joséphine Fesser]. » Il s'éteint une semaine plus tard.

Dans ce même cimetière sont également enterrés les parents d'Hector Berlioz. Le compositeur repose, quant à lui, au cimetière Montmartre à Paris.

Hanté par l'idée de la mort depuis l'apparition de ses névroses lors de son adolescence, Jongkind n'a pas hésité à faire d'un convoi funéraire un sujet de tableau. Dans son atelier de la villa Beauséjour (voir lutrin n°12) il surplombait le chemin qu'empruntait perpétuellement le corbillard entre le village de La Côte et le cimetière. En 1883, il peignit donc l'un de ces convois en indiquant pudiquement qu'il s'agissait d'un enterrement « dans un village ». Mais il était aisé de reconnaître, en fond, le clocher de l'église Saint-André.

À la fenêtre de ce même atelier, le 11 février, Joséphine Fesser regarda passer un convoi : celui qui emmenait Jongkind à sa dernière demeure

Prochain lutrin :

N° 14, le cimetière de Balbins.

Jongkind



Jongkind et la plaine de Bièvre

Où ? :

Devant l'entrée du cimetière de Balbins. L'accès se fait par la D73 (route de Beaurepaire) : en venant de La Côte-Saint-André, prendre, après le carrefour avec la D518a, la première route à droite (chemin de la chapelle) et monter tout droit jusqu'au cimetière.

GPS : N 45° 23' 31.34 / E 5° 13' 9.707

L'œuvre de Jongkind :

Huile sur toile (1888).

Le lieu :

Depuis le petit cimetière de la commune de Balbins, la vue est magnifique sur la plaine de Bièvre. Longtemps vouée à l'agriculture, l'activité de la plaine est de plus en plus tournée vers l'industrie, les zones commerciales et elle accueille même l'aéroport de Grenoble-Isère (ex Grenoble-Saint-Geoirs) grâce au microclimat dont elle bénéficie et qui lui épargne bien des intempéries.

Mais le panorama depuis Balbins reste encore vierge de cette croissance des activités économiques et l'on se prend à rêver que le spectacle de la nature y a peu évolué depuis que Jongkind y posait son chevalet. La charmante petite chapelle Saint-Michel (dont on pense que la construction pourrait remonter au XVI^e siècle) n'a elle-même pas changé et mérite une petite visite.

L'artiste est très souvent venu dans ce petit cimetière qui domine la vallée. La majesté de la plaine et, au fond, les montagnes du Vercors lui ont inspiré plusieurs œuvres. Parfois, comme dans cette huile sur toile qu'il réalise à peine plus de deux ans avant sa mort, il privilégie la chapelle et le cimetière. Auparavant, il était resté fidèle aux scènes de campagne qui ont peuplé ses œuvres. Une aquarelle de 1883 met en scène, par exemple, un paysan avec sa charrette « sur la route de Balbins ».